

Jean Follain

et

les fins greniers de la mémoire



Angeline Follain

Avant-propos du poète Jacques Moulin

Préface de Laurent Demoulin, professeur de littérature à l'Université de Liège

René Boulanger



JEAN FOLLAIN

24, PLACE DES VOSGES

PARIS, 3^E

TÉL. TURBIGO 34-90

Le noème de Follain ou l'essence d'une poésie

René Boulanger est un passeur : le livre que j'entreprends de préfacier ici est tout entier voué à l'Autre, en l'occurrence, on s'en sera avisé, au poète Jean Follain, que l'auteur prend un éternel plaisir à lire et à relire, à citer, à commenter et à admirer. Nous ne saurons, l'ouvrage refermé, rien d'autre de cet homme, sinon qu'il aime la poésie de Follain et qu'il n'a de cesse de le répéter, de s'en expliquer et de partager son bonheur avec autrui.

René Boulanger est donc un passeur au premier degré, mais il est aussi un passeur au carré, qui cède la parole dès que possible aux autres amoureux et amoureuses de Follain : Guillevic, l'*alter ego*, Paul Denis, le neveu attentif, Élodie Bouygues, la spécialiste et l'éditrice, mais aussi d'autres commentateurs et commentatrices, de différentes époques et de différents statuts, Gérard Farasse, Philippe Jaccottet, Laurent Fourcaut, Jean-Pierre Bertrand, Joseph Rouffanche, Robert Sabatier, Marcel Arland, Jean-Yves Debreuille, Hélène Cazes, Fabienne Rihard-Diamond, Jacques Moulin, Pierre-Alain Tâche, Robert Smadja, Françoise Rouffiat, Jean Onimus, Max Pons et, *last but not least*, Claire Paulhan, qui a édité les agendas du poète. Ce n'est pas tout : René Boulanger est aussi un passeur transgénérique, c'est-à-dire – osons la métaphore footballistique – qu'il fait aussi des passes à des illustrateurs et, surtout, à des illustratrices : Léa Chassagne, Katie Tomlinson, Alice Colson, Angelina Fasano, Bénédicte Waryn, Carlo Rim, Géa Augsbourg, Flor David, Nicolas Vadot, Noémie Chust et R.O. Blechman. Les illustrations qui ornent le présent volume sont soit historiques et datent du vivant du poète, soit sollicitées pour l'occasion afin de dialoguer avec certains poèmes mis en exergue.

L'ouvrage est composé de trois parties : il s'ouvre sur une description de l'enfance de Follain, essentiellement basée sur ses propres récits, puis il parcourt et cite successivement les écrits de deux personnes qui ont très bien connu Follain et qui évoquent avec sensibilité sa personnalité : Paul Denis, le neveu qui est presque un fils, puis Eugène Guillevic, le poète frère. Vient ensuite une brève évocation du décès brutal du poète en 1971, qui permet d'introduire les hommages de Sabatier et d'Arland. Cette première partie, de nature historico-biographique, se clôt par un propos sur les archives de Follain. La deuxième partie, la plus fournie, est composée d'une anthologie de poèmes, regroupés de façon assez souple par thèmes, et comprenant des pages rares et des pages célèbres, que René Boulanger analyse de façon sagace et claire, en mêlant propos sémantiques, formels, rhétoriques et, on l'aura compris, en citant généreusement les commentaires d'autrui. Enfin, la dernière partie propose des « repères biographiques » ainsi qu'une bibliographie qui recense non seulement l'essentiel des écrits de Follain, mais aussi nombre de textes qui lui ont été consacrés.

*

Quel portrait ressort-il de ce parcours amical et passionné ? Chaque lectrice (et chaque lecteur) de ce bel ouvrage sans doute construira-t-elle (et construira-t-il) sa propre image. Celle qui me vient à l'esprit fait de Follain un homme et un poète traversé par une contradiction fondamentale, qui se traduit aussi bien dans le contenu que dans la forme de ses poèmes. Quoi de plus normal, me direz-vous, ne sommes-nous pas tous et toutes des êtres divisés ? Certes, le constat n'est pas neuf : dans notre culture, il remonte à Rousseau, si pas à Montaigne, et, après la fameuse formule de Rimbaud selon laquelle « Je est un autre », il a été théorisé par Freud au moyen de la notion d'inconscient. Ce n'est donc pas le fait d'être divisé qui caractérise Follain, puisque c'est en effet notre lot commun, mais la façon dont s'opère sa propre fracture. Celle-ci oppose fondamentalement un enfant heureux et éternel à un adulte angoissé et mortel. Il s'ensuit une très vive sensibilité qui est tempérée – seconde contradiction – par une pudeur irrépressible. Ainsi, Follain pourrait-il être

décrit comme un épictique de la modestie, un élégiaque qui, selon Gaëtan Picon cité par René Boulanger, « se défie des grandes coulées lyriques », voire un lyrique discret qui ne disait pas « je », comme un barde exprimant un désir concret mais impersonnel, un troubadour érotique anonyme, un trouvère aux vers simples mais mystérieux, comme un chanteur du silence, un chantré chrétien athée, un aède du bonheur fragile que parcourent les ombres de la mort, comme un peintre de la vie quotidienne, banale, familière et rurale cachant un peintre de « la guerre aveugle », comme un vers-libriste qui troue ses vers au moyen de quelques rimes bien placées, comme un poète appréciant les mots simples, ou plutôt les « mots-matières », selon l'expression de Simenon, c'est-à-dire un poète, ainsi que le déclare Guillevic cité ici par René Boulanger, qui « ne se gargarisait pas de mots. Chaque mot devait porter son poids de réalité que le poète prenait en charge en tant qu'*artisan* du verbe, *officiant* du mot en quête de réel » et qui, pourtant, glissait, ça et là, en de saisissants contrastes, des mots rares, littéraires, ruraux ou archaïques, comme « blandices », « vénuste », « épine-vinette » ou « rechampi », un poète enfin, qui, selon Élodie Bouygues, citée également dans ce livre, refuse « la métaphore » et montre ainsi « le chemin de la vérité poétique, celle qui consiste à nommer les choses, sans voile et sans dissolution », mais qui, au gré d'autres contrastes formels, afin de mettre en valeur, paradoxalement, les termes justes, fait s'envoler tout de même ça et là de métaphoriques « archanges » dans la force d'une « servante bretonne », et permet à la nuit de « semer ses étoiles », aux bottes de « jeter leurs feux » et aux fourmis d'édifier des « palais »...

*

Les rares métaphores de Follain non seulement tranchent avec le ton de l'ensemble des poèmes dont elles sont issues, mais elles portent peut-être en elles-mêmes les contradictions de sa poétique : là où, chez la plupart des poètes, surtout chez les contemporains tels que les surréalistes, la métaphore élargit le sens, le rend flou, indécidable, suggestif, et produit le plus souvent des effets mélioratifs ou euphoriques, chez Follain, elle est souvent précise,

matérielle, et relève d'un univers familial. Tel n'est certes pas le cas de celles que je viens de citer *supra*, qui valent en tant qu'« exceptions qui confirment la règle », mais songeons à l'historique imprimerie de Gutenberg qui devient un modeste « pressoir » et aux aréoles de la vierge lascive qui renvoient, par leur couleur, à de la « brique pilée ».

À ce propos, René Boulanger rapporte encore une remarque de Philippe Jaccottet, cité par Gérard Farasse et que je cite à mon tour (ainsi circulent les paroles), qui compare la poésie de Follain au haïku japonais dans la mesure où elle « approche *modestement*, comme négligemment, et *sans images*, une espèce de centre que [Jaccottet] ne peu[t] [s]'empêcher de situer au foyer de toute poésie ». Ce propos recoupe tout à fait celui d'Élodie Bouygues au sujet de « la vérité poétique [...] qui consiste à nommer les choses, sans voile et sans dissolution ». Follain aurait atteint la vérité poétique et le foyer de toute poésie pour des raisons formelles : l'absence (ou la grande rareté) d'image et de métaphore, ainsi que la clarté et la simplicité du vocabulaire. Quand on est imprégné des vers de Follain, bercé par sa musique ténue, on ne peut qu'acquiescer à pareille hypothèse, car ses poèmes, comme le souligne René Boulanger, sont autant de flèches qui vont droit au cœur – donc au centre de la cible.

« Cela signifie-t-il » me demandera-t-on peut-être « que des poètes comme, justement, les surréalistes, qui n'appelaient jamais un chat un chat, mais aussi les romantiques, tel Hugo qui adorait les métaphores, et même Baudelaire, qui en était devenu le maître incontesté, s'éloignaient en chœur de la vérité poétique et de l'essence de la poésie ? Et que dire des poètes hermétiques ou obscurs comme Rimbaud et Mallarmé ? » On m'objectera peut-être aussi : « La poésie n'est-elle pas née, historiquement, de la chanson, de sorte que la musique régulière de la versification classique lui est consubstantielle et que le vers libre, pratiqué par Follain, ne fait que s'en détacher à la fin du XIX^e siècle et au cours du XX^e siècle pour découvrir de nouveaux rythmes ? » Et, qui sait, arguant des théories du linguiste Roman Jakobson, *etc.* Brisons là !

Répondre à ces objections nous mènerait trop loin. De façon irénique, contentons-nous de reformuler, en espérant ne pas trop les trahir, les hypothèses de Jaccottet et de Bouygues comme suit : « Follain, par sa poétique du mot juste (disons), s'approche d'un des foyer de la poésie et d'une de ses (nombreuses) vérités. » Quel foyer ? Ce dernier terme me permet de citer Francis Ponge, cet autre poète des choses simples : « Chacun, par exemple, sait de la Terre, et de nous par conséquent là-dessus, qu'elle tourne autour du Soleil selon une orbite elliptique dont il n'occupe qu'*un des foyers*. Se sera-t-on demandé *qui* occupe l'autre, l'on ne sera plus très éloigné de me comprendre¹. » Pour ma part, je parierais volontiers que, en ce qui concerne Jean Follain, l'autre foyer est occupé par... sa poésie. Dès lors, à la question « quelle vérité de la poésie ? », j'apporterais une réponse tautologique : la vérité de la poésie de Follain ! Oui, mais encore ? Quelle est la vérité de la poésie de Follain dont s'approche la poésie de Follain ? La réponse, cette fois, se trouve dans les analyses de René Boulanger : c'est la poésie de la mémoire et de l'enfance – de l'enfance perdue et retrouvée, de l'enfance détruite par la guerre et reconstruite par la poésie – la poésie simple, sensible et pudique de Jean Follain. Peut-être notre impression initiale vient-elle de là : ce serait parce qu'elle trouve son origine dans le rapport à l'enfance que la poésie de Follain semble au centre de toute poésie. Sans doute, par ailleurs, la ténuité de la forme est-elle en accord avec cette thématique originaire.

*

Pour illustrer mon propos, peut-être trop circulaire, tentons une petite expérience, qui ne vaudra qu'en tant que démonstration *a contrario* ou par l'absurde. Réécrivons, pour voir, sous la forme d'un sonnet, en y glissant des métaphores parfois quelque peu mystérieuses, un poème de Follain lié à ses souvenirs d'enfance. En mémoire de mon ami Jean-Pierre Bertrand, trop tôt disparu, qui voyait en Follain un « Poète-épiciers² », je choisis « L'épiciers ». Le sonnet obtenu par cette translation formelle, tout en peignant lui aussi un épiciers de jadis, correspondra-t-il à la poétique de Follain, à son essence, à son « noème³ », comme disait Barthes ?

1 Francis Ponge, « Le Soleil placé en abîme », dans *Pièces* [1961], dans *Œuvres complètes*, tome I, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1999, p. 777. Les mots « un » et « qui » sont soulignés par Ponge et « foyers » par mes soins.

2 Jean-Pierre Bertrand, « L'épicerie et la poésie : Jean Follain », dans *Études françaises*, no32, 1997, p. 25.

3 Roland Barthes, *La Chambre claire. Note sur la photographie* [1980], dans *Œuvres complètes*, t. V, 1977-1980, nouvelle édition revue, corrigée et présentée par Éric Marty, Paris, Seuil, p. 851.

Voici le poème initial⁴ :

L'épicier

À Georges Duveau

*L'épicier époux de l'épicière,
avec sa serpillière
et ses doigts de crabe laineux
vend des pois chiches
à la saison pluvieuse
et puis ces grains de riz des Carolines
dents d'Andalouse,
et puis la pipe en sucre rouge,
qui dans la ville où la bâtisse croît,
transfigure
l'enfant à capuchon du crépuscule.*

Usage du temps. © Éditions Gallimard.

Et voici le sonnet que j'ai cherché à en tirer :

Le sonnet de l'épicier

Sorcier du quotidien, époux de l'épicière,
L'épicier aux mains d'or, aux doigts de crabe en laine,
Armé d'une balance et d'une serpillière,
Nous vend modestement, sans amour et sans haine,

Des pois chiches pas chers à la saison pluvieuse
Et puis ces grains de riz venus des Carolines,
Dents d'Andalouse aux doux dons, dents de conteuses,
Et puis du café fort du pays des collines.

Mais il vend avant tout des bonbons mous et lisses,
Bêtises de Cambrai, martinets en réglisse,
Et, parmi ces trésors, la pipe en sucre rouge

Qui, dans la ville où croît la bâtisse incrédule,
Transfigure un marron qui dans sa bogue bouge :
L'enfant à capuchon du dernier crépuscule.

Si, entre 1953 et 1958, son ami Guillevic a écrit de très beaux sonnets tout en demeurant Guillevic, il me semble que Follain n'est plus du tout Follain après pareille réécriture. La vérité de sa poésie s'est perdue en chemin. La démonstration est donc faite : le noème de la poésie de Follain est thématiquement liée à l'enfance et à la mémoire, mais il dépend également de la forme dépouillée et moderne qu'elle épouse.

Laurent Demoulin (Université de Liège) ■

⁴ Jean-Pierre Bertrand, article cité, p. 25.